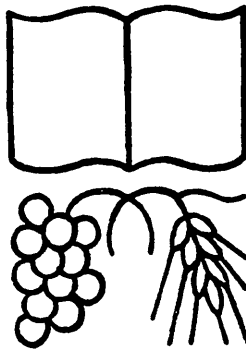


IN EXTREMIS

Mai 1941

N° 2



Editorial.

Markus Stotzer: Vernunft und Glaube.

Karl Barth: Explication du catéchisme de Calvin.

Nachrichten aus der CSV. – Nouvelles de l'ACE.

7. Jahrgang

7^e année

Explication du catéchisme de Calvin¹.

Plan de la matière traitée :

- I. Introduction au deuxième article.
- II. Théologie du nom et du titre de Jésus-Christ : § 30-45.
- III. Fils unique de Dieu : § 46-47.
- IV. Notre Seigneur : § 48.

I. Introduction au deuxième article.

Le deuxième article traite de Jésus-Christ. Avant de l'aborder, nous ferons deux remarques générales :

Remarque I. Sur le lien des trois articles du Symbole. Le premier article parle de Dieu, le Père de Jésus-Christ. Dieu est Dieu, au-dessus de l'homme. Ici déjà, nous avons dû parler de l'homme. Et dans le troisième article, celui du Saint-Esprit, nous verrons qu'il s'agit encore de Dieu, mais avec l'homme, en l'homme. Le deuxième article nous dit : Dieu est lui-même homme. Il est donc central et c'est à partir de lui qu'il faut interpréter et le premier et le troisième. Car c'est lui qui nous donne centralement cette relation Dieu-homme qu'expriment aussi le premier et le troisième article. Il exprime en somme le contenu du Symbole tout entier. Le premier article n'est que la présupposition de ce second et le troisième n'en est que la conséquence. Ainsi, au sens chrétien, on ne peut parler de Dieu « en soi » qu'après avoir compris la condescendance divine par laquelle il s'est fait homme en Jésus-Christ. Et, de même, on ne peut parler du chrétien « en soi » car le chrétien n'est qu'une conséquence de cette unité de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ. Toutes les erreurs théologiques pourraient se ramener à deux types fondamentaux : une théologie abstraite de l'homme, ou, plus exactement, de l'homme Jésus-Christ (et c'est là le rationalisme) et une pneumatologie abstraite de Dieu en Jésus-Christ, une doctrine « spirituelle », mais traitant d'un « Esprit » anonyme (et ce seraient les divers mysticismes dont le plus caractéristique est peut-être le bouddhisme).

S'il en est ainsi, si le deuxième article est central, capital et, pour tout dire, primaire, on pourrait se demander pourquoi les Symboles de l'Eglise ancienne ont l'ordre : Père, Fils et Saint-

¹ Nous publions ici un résumé du second séminaire que le professeur Karl Barth a tenu à Travers, le 30 décembre 1940.

Esprit, la création, la rédemption, la sanctification. Deux interprétations doivent ici être rejetées : il ne s'agit pas d'un ordre d'expériences. On ne commence pas par comprendre la création, puis la rédemption, puis la sanctification. Car on ne comprend la création qu'en Jésus-Christ. Une création comprise d'abord pour elle-même ne conduirait jamais à la rédemption ni à la sanctification. Non, si l'on voulait parler expérimentalement, il faudrait commencer par le troisième article, celui du Saint-Esprit qui illumine nos cœurs pour que nous comprenions et la rédemption et la création. Il ne s'agit pas non plus d'un ordre exprimant l'importance des faits. Car alors il faudrait commencer par le deuxième article. Non, mais il s'agit de l'ordre de l'essence de Dieu, c'est-à-dire de la trinité de Dieu. Ces constatations faites, on peut bien ajouter que cet ordre n'a rien d'immuable. (Cf. II Cor. 13/13 où l'on a l'ordre : Jésus-Christ, Dieu le Père et Saint-Esprit.) L'important est de ne point déduire de cet ordre des conséquences fausses.

Remarque II. Sur l'interprétation calviniste du deuxième article. Nous distinguerons à ce propos trois points :

a) Calvin marque constamment et intimement *le rapport entre le deuxième et le troisième article*. Il n'a pas été aussi clair sur les rapports entre le premier et le deuxième. Certes, le premier article invoque déjà le second. Mais le second ne rappelle pas explicitement le premier. Au contraire, non seulement le second invoque le troisième, mais le troisième rappelle le second. La doctrine du Christ et celle du Saint-Esprit sont liées. (On retrouve cela Institution chrétienne III/1.) Cette union entre pneumatologie (doctrine du Saint-Esprit) et christologie (doctrine de Christ) signifie que Christ n'est pas séparé de l'œuvre de Christ. Il y a un rapport intime entre ce que Christ est et ce qu'il fait. Et c'est pourquoi Calvin, avant même de traiter des deux natures, traite de l'office du Christ. En d'autres termes, connaître Christ, pour Calvin, implique nécessairement la connaissance de l'œuvre passée, présente et future de Christ. On ne reste pas dans un cadre pour ainsi dire historique. Ce qui s'est passé là-bas et jadis se passe ici et maintenant, hic et nunc. En d'autres termes encore, Christ n'est pas isolé, mais il est tout de suite avec les siens, avec ses membres, avec l'Eglise. Et on ne pourra non plus parler des siens sans y mettre aussitôt toute la substance de Christ : c'est notre mort et notre vie qui se sont déroulées à Gol-

gotha et à la Résurrection, il y a deux mille ans. En ceci Calvin, loin d'innover, n'a fait que rendre ce que l'Eglise ancienne avait enseigné.

b) Si l'on étudie ce que Calvin nous dit de Christ, on constatera que Calvin ne nous définit pas abstraitement son humanité et sa divinité, ainsi que leurs rapports. Mais il nous montre la succession des *faits* : le fait que Jésus-Christ n'est pas seulement un homme, ou le fait que sa divinité est cachée sous son humanité, ou le fait qu'il glorifie l'humanité par sa divinité. Et ces faits, Calvin nous les montre et nous invite à les suivre. Il nous convie à entrer dans l'histoire de Christ. Il en va de Christ comme d'un oiseau en plein vol. Aucune photographie ne rendra ce vol. Il y faut la photographie mouvante, le cinéma. Il en est de même en théologie : vous ne comprendrez rien si vous essayez de mettre la main sur une position, d'appliquer votre esprit à une assertion. Il faut suivre les positions, suivre les assertions et voir le tout, non comme un système, mais comme une histoire. Et les chrétiens sont en jeu dans cette histoire. Et leur petite histoire n'existe que rapportée à cette grande histoire. C'est toujours par rapport à ces deux histoires que Calvin parle de Christ. Ainsi, il ne donnera pas une doctrine explicite des deux natures du Christ. Mais il en traitera (§ 46-47) dans le *mouvement* de la question : Comment peut-il être appelé Fils de Dieu puisque nous sommes tous enfants de Dieu ? De même il ne traitera pas abstraitement de son humanité, mais (§ 50-51) en relation avec l'*histoire* de Marie. En somme, nous retrouvons ici ce que nous avons exprimé sous a). Calvin ne nous parle pas de ce que Christ est sans nous parler de ce qu'il fait. Il ne nous parle pas de son être sans nous parler de sa vie. Il ne nous parle pas de sa personne sans nous parler de son office.

c) Si nous ne saisissons chaque position que dans le mouvement du tout, il sera aussi juste de remarquer que nous saisissons le tout dans chaque position (de même que chaque note d'une mélodie contient la mélodie tout entière). Par exemple, il est presque impossible de marquer la différence qui sépare la signification de la mort de celle de la résurrection chez Calvin. La mort contient déjà la victoire cachée et la résurrection n'est une victoire que parce qu'elle met la mort en évidence. Le mouvement de la mort à la résurrection n'augmente pas la substance, mais la révèle.

II. Théologie du nom et du titre de Jésus-Christ. § 30-45.

§ 30-31. *Venons maintenant à la seconde partie. — Je crois en Jésus-Christ, etc. — Que contient-elle en somme ? — C'est que nous reconnaissons le Fils de Dieu pour notre Sauveur et son œuvre comme le moyen par lequel il nous a délivrés de la mort et rendus possesseurs du salut.* Comme nous l'avons vu dans notre introduction, ces quelques mots contiennent le Symbole tout entier.

Quant à la suite, il peut nous sembler curieux que Calvin ait eu l'idée d'expliquer le nom de Jésus et le titre de Christ. Ces choses-là sont importantes pour lui. Pour l'ancienne Eglise, prononcer les deux mots : Jésus-Christ, n'était pas arbitraire ni insignifiant. Ce n'était pas la mention d'un nom seulement. Avec ce nom, tout était déjà dit. Vous savez peut-être qu'un des Symboles les plus anciens ne contenait que ces trois noms : Jésus-Christ Seigneur. Mais les hommes qui le disaient le pensaient. Pour nous, cette identification de la chose au mot n'est plus aussi naturelle. Nous avons besoin de réapprendre à l'école de la Bible que le nom n'est pas seulement un nom, mais qu'il est la réalité même. Dans l'Ancien Testament, c'est le nom de Dieu (Yahveh) qui le différencie des autres dieux, des dieux païens. Et le nom, c'est par quoi Dieu se « présente », c'est sa révélation. C'est pourquoi Moïse demande que le nom de Dieu lui soit révélé. Il en est de même de Jésus-Christ, « le nom qui est au-dessus de tout nom... ». Il en va de même du titre. Pour nous, le titre, pasteur, professeur, c'est une affiche, une étiquette. Elle n'est guère que collée sur l'individu. Pour la Bible, le titre que portent les hommes (dans l'Ancien Testament : prophète, roi, prêtre ; dans le Nouveau Testament : évangéliste, apôtre), c'est l'essence même de la vie de celui qui le porte. Il doit y avoir des charges de prophètes, d'apôtres, de rois, de prêtres. Et maintenant la tâche tombe pour ainsi dire sur l'homme et le prend. Ce n'est pas la charge qui appartient à l'homme, en sorte que l'homme pourrait en disposer comme il lui plaît. Mais c'est l'homme qui appartient à la charge et qui a été élu pour la revêtir, qui, dès le commencement et avant le commencement de son existence, a été choisi pour porter ce titre et pour faire ce que ce titre dit. Et cette charge durera même si l'homme meurt.

Le nom de Jésus.

§ 32-33. *Que signifie ce mot Jésus, par lequel vous le nommez ? — Il signifie Sauveur et lui a été imposé par l'Ange, d'après le commandement de Dieu. — Cela vaut-il plus que s'il eût reçu ce nom des hommes ? — Certainement, car puisque Dieu veut qu'il soit ainsi appelé, il faut qu'il soit tel en réalité.* Donc les parents de Jésus n'avaient pas la liberté de choisir un nom gentil, un nom intéressant pour eux, rappelant des souvenirs de leur vie, etc. Le nom lui fut donné par Dieu. Et il n'est pas une simple étiquette. Il est la réalité du Sauveur. Dans le nom de Jésus, il n'y a pas de différence entre « personne » et « nom ». Mais cette personne est celui qui est nommé Sauveur. A ce propos, nous faisons les deux considérations suivantes :

a) Quand on parle d'un Sauveur, il y a évidemment la nécessité d'être sauvé. Mais Calvin n'a pas dit et n'aurait pas dit : il est sauveur parce que nous savons que nous avons besoin d'être sauvés, parce qu'il y a le péché, la mort, la détresse et toutes sortes de vilaines choses. Calvin ne nous a pas montré notre état de misère, — que nous constaterions, — puis Jésus qui vient au-devant de nous, et que nous appelons Sauveur parce que nous le trouvons tel. Non pas ! Mais il y a tout d'abord, avant même que nous comprenions que nous avons besoin d'être sauvés, il y a le Sauveur. C'est le Sauveur qui révèle, qui nous explique la nécessité d'être sauvés. Nous n'avons donc pas à nous demander d'abord : Qu'est-ce que l'humanité ? Qui sommes-nous ? Que pensons-nous du Christ ? Mais nous pouvons suivre le témoignage par lequel Dieu a mis en existence le Sauveur. C'est de son nom que nous avons à accepter ce qu'il est et ce que nous sommes. Il ne s'agit pas de penser d'abord à nous puis à Christ, mais à Christ, puis à nous.

b) S'il en est ainsi, tout le mystère, tout le miracle de l'incarnation s'annonce dans ce nom. Nous sommes sauvés au moment même où nous apprenons que nous devons être sauvés ! Nous avons un Sauveur qui nous révèle en même temps et notre sauvetage et la perdition dont nous sommes sauvés ! Il s'agit donc d'un fait et non d'une idée, d'une « religion » (= liaison) où toute l'humanité ne ferait que retrouver ses angoisses et ses illusions. Il s'est passé quelque chose et il se passe quelque chose dans l'homme qui porte ce nom de Sauveur. Déjà ici, nous comprenons que la foi dans le nom de Jésus ne pourra être une connais-

sance générale des rapports entre Dieu et l'homme, mais une relation directe entre l'homme croyant et cette personne qui porte le nom de Sauveur. La foi sera l'acceptation par l'homme du fait qui s'est produit dans cette personne unique du Sauveur.

Le titre de Christ.

§ 34-36. *Et que veut dire ensuite le mot de Christ ? — Par ce titre est encore mieux déclaré son office : à savoir qu'il a été oint du Père céleste pour être ordonné Roi, Sacrificateur et Prophète. — Comment savez-vous cela ? Parce que, selon l'Ecriture, l'onction doit servir à ces trois choses. Et aussi lui sont-elles attribuées plusieurs fois. — Mais de quel genre d'huile a-t-il été oint ? — Ce n'a pas été d'une huile visible, comme les anciens Rois, Sacrificateurs et Prophètes ; mais ç'a été des grâces du Saint-Esprit, qui est la réalité de cette onction extérieure, administrée au temps passé. Il est le Christ, c'est-à-dire celui qui est oint, et cela signifie, nous dit Calvin d'après l'Ancien Testament, celui qui a reçu un certain office dans le cadre de l'Alliance de Dieu avec son peuple. Cet office sera examiné un peu plus bas. Ce qui importe ici, c'est l'onction elle-même. Calvin l'étudie d'après l'Ancien Testament. L'Ancien Testament contient donc une vérité, mais cette vérité se dépasse elle-même : elle annonce le Nouveau Testament, et, parce qu'elle l'annonce, elle la contient déjà, mais encore cachée. L'onction du Christ est donc la vérité de toute onction et l'office du Christ est la vérité de tout office. Et ces diverses onctions, réciproquement, servent à nous faire comprendre ce qu'est l'onction du Christ.*

Mais quelle est la substance de cette onction ? Quelle est cette vérité de Christ qui est la vérité de l'Ancien Testament ? Calvin nous répond : « Il a été oint par les grâces du Saint-Esprit. » C'est ici la première fois que nous rencontrons cette relation : Christ et Saint-Esprit, très importante pour l'ensemble de la doctrine calviniste. Quand l'Ecriture parle de l'Esprit, elle parle de Dieu lui-même, mais en une certaine manière. C'est Dieu regardé et compris dans sa liberté vis-à-vis de la créature, dans sa liberté d'accepter cette créature, de faire alliance avec elle, d'ouvrir les cœurs, les yeux et les oreilles de l'homme pour lui, de faire de l'homme son enfant. Il s'agit que la créature redevenue vivante devant Dieu : telle est l'œuvre du Saint-Esprit. Quand nous apprenons que Christ fut oint par le Saint-Esprit,

cela signifie que c'est Christ qui est porteur du Saint-Esprit ; il est celui qui a, en lui-même, cette « manière » de Dieu tourné dans sa liberté vers l'humanité, pour la faire vivre. (Cf. le tableau de Michel-Ange où le doigt de Dieu donne la vie à l'homme. Or l'ancienne Eglise appelait le Saint-Esprit le doigt de Dieu.)

Toutes les autres onctions, tout ce qu'il y a d'Esprit saint dans l'humanité hors du Christ ne peut qu'être ou une annonce ou une conséquence de l'unique onction dont le Christ est le seul porteur. Ainsi on peut très bien dire que les prophètes, Moïse, Abraham avaient l'Esprit saint. Mais c'est l'onction de Christ qui est la vérité de leur onction. Et eux-mêmes découvrent à nos yeux, comme en une splendide image, tous les aspects de l'onction de Christ.

L'onction dont il est parlé ici n'est pas autre chose que l'incarnation dont il sera parlé plus tard. L'incarnation est le mystère de l'Esprit saint et l'Esprit saint n'est pas autre chose que la relation entre Dieu et sa création. Dans l'Esprit saint, Dieu est miséricordieux et communie avec l'humanité. Ce n'est pas une nécessité pour Dieu de se trouver dans cette communion, mais c'est par sa liberté qu'il entre en contact avec le monde. Cette liberté est la liberté de sa grâce et c'est donc une liberté à laquelle nous avons, pour notre part, la liberté de nous confier.

Dans l'élection de ce seul homme, nous sommes invités à reconnaître notre propre élection. Et même on doit dire que le monde tout entier est invité ici à reconnaître l'amour de Dieu. Il faut bien voir ces deux choses : la singularité du Christ et sa signification pour le monde entier. Concentration et universalisme de la grâce. C'est ici qu'est la grâce, en Jésus-Christ, mais c'est la grâce pour tout le monde, puisque c'est la grâce.

Relation entre le Christ et les siens.

§ 40-41, 45. *Vous revient-il de là quelque avantage ? — Le tout est pour notre avantage ; car Jésus-Christ a reçu tous ces dons pour nous en faire participants ; afin que nous recevions tous de sa plénitude. — Déclarez cela plus au long. — Il a reçu le Saint-Esprit avec toutes ses grâces dans leur perfection, pour nous les répartir et pour les distribuer à chacun selon la mesure que Dieu connaît nous être convenable. Et ainsi nous puisons de lui, comme d'une fontaine, tout ce que nous avons de biens spiri-*

tuels. — Que voulez-vous donc conclure de ce titre de Christ ? — Qu'il comprend trois offices que Dieu a donnés à son Fils, pour qu'il en communiquât le fruit et la vertu à ses fidèles. — Nous prenons maintenant ces paragraphes, car ils nous montrent l'intention de Calvin parlant de l'office du Christ. D'emblée, dès le principe, il s'agit d'un véritable office, c'est-à-dire d'une œuvre que Jésus ne fait pas pour lui-même, mais, en la faisant et en acceptant toute la grâce de cette œuvre, il la fait pour nous, il l'accomplit pour nous en rendre participants, pour être cette fontaine, pour en communiquer le fruit et la vertu aux fidèles. Dans le titre qui lui est conféré, comme dans son nom, il y a cette unité entre Christ et les siens, entre la « tête » et les « membres ». Par le Saint-Esprit, Dieu donne et reçoit en Jésus-Christ la grâce, puis c'est nous qui recevons. Il donne, il reçoit, nous recevons et c'est fini. Nous n'avons pas à lui « redonner ». Car, en lui, tout est accompli. Et cet Esprit qui est entre le Père et le Fils nous unit aussi à Dieu : il est le principe de notre unité avec Dieu.

Dans le catéchisme de Heidelberg, il y a à cet endroit un certain élargissement de ce que Calvin dit ici : « Pourquoi es-tu appelé chrétien ? — Parce que, par la foi, je suis un membre de Christ et que, par conséquent, je participe à son onction pour confesser son nom, pour m'offrir à lui en vivant sacrifice, pour combattre pendant cette vie avec une libre et bonne conscience contre le péché et contre le diable, et pour régner enfin éternellement avec Jésus-Christ sur toutes les créatures » (Heidelb. Frase 32). Il y a, entre ce que Calvin dit et ce que vous venez d'entendre, une différence non de principe, mais de nuance. Calvin s'est borné à dire : nous recevons de Christ le Saint-Esprit comme d'une fontaine. Heidelberg ajoute que ce « recevoir » entraîne des conséquences, que cette acceptation est une chose active. Puisque le chrétien a, lui aussi, reçu une onction en participant à celle de Christ, cette onction ne consistera pas seulement à recevoir, mais aussi à faire. Dans son plan, le chrétien est, si l'on ose dire, un petit Jésus-Christ : en confessant le nom de Christ, il répète l'office du prophète. En s'offrant lui-même en sacrifice, il répète l'office du prêtre. En combattant avec une libre conscience contre le péché, il répète l'office de roi. Le catéchisme de Heidelberg a insisté à juste titre sur cet acte du chrétien. Car la grâce n'est pas de se mettre sur une chaise-longue, mais c'est recevoir un mouvement. Bien entendu, la différence spécifique

entre Christ et les siens subsiste. Mais l'office du Christ est répété dans les siens. Recevoir Christ c'est par là-même être placé dans une situation où l'on suit Christ. Suivre et non pas imiter. Suivre, c'est faire *après* lui. Imiter, ce serait faire *comme* lui. Le chrétien ne peut donc faire que ce que Christ a fait avant lui. Il ne le fera pas avec la même signification. Sa vie restera très humaine. Mais il vivra « dans les traces » du Christ comme le dit l'Épître de Pierre (I Pierre 2/21).

Nous examinerons maintenant l'office de Christ et l'office des chrétiens, prenant ensemble ce que Calvin dit de l'un et de l'autre.

Le titre de Roi.

§ 37 et 42. *Quel est ce royaume dont vous parlez ? — Il est spirituel et consiste en la Parole et en l'Esprit de Dieu, qui contiennent la justice et la vie . . . — Et sa royauté, de quoi nous sert-elle ? — C'est qu'étant mis en liberté de conscience et remplis de ses richesses spirituelles, pour vivre en justice et sainteté, nous avons aussi la puissance de vaincre le diable, le péché, la chair et le monde, qui sont les ennemis de nos âmes.* Jésus est roi. Il conserve et défend un règne et ceux qui y participent. Pour ce faire, il est juste et vivant. La première chose que Calvin dit de Christ, c'est qu'il est puissant. Mais puissant par la Parole et par l'Esprit de Dieu. Pouvoir et puissance (vrai pouvoir et vraie puissance) ne sont pas, pour Calvin, dans un autre plan que Parole et Esprit. Il est encore trop à l'ordre du jour dans nos milieux de faire ici une distinction : la puissance, c'est mauvais, le pouvoir c'est mondain ; et puis il y a la Parole et l'Esprit qui sont de bonnes choses, mais pas très puissantes . . . Non. Christ règne, par la Parole et par l'Esprit. Tout ce que nous pensons être « pouvoir » (politique ou autre) n'est au fond pas pouvoir. Le vrai pouvoir, la vraie puissance, le vrai dynamisme, c'est la Parole, c'est l'Esprit, qui ont toute puissance. Toutes les autres « puissances » ne sont que subordonnées à cette puissance. La puissance de l'électricité, de la mer ou du vent sont comme une parabole de la puissance de l'Esprit. Il n'est pas encore question d'expliquer ici quel est le règne de Christ, ce qu'il fait comme roi. Mais il est important de comprendre premièrement qu'il règne. Il règne seul et n'a besoin d'aucun autre à ses côtés pour l'aider.

Puis Calvin applique ce règne aux chrétiens. Il y a ici une

expression très intéressante : « c'est qu'étant mis par lui en liberté de conscience ». La grande parole de la Révolution vient de là, où elle a d'ailleurs un tout autre sens. La « liberté de conscience » vient de ce que Jésus est là. Voilà tout. Elle vient de ce que c'est lui qui a toute puissance, parce que, dans sa Parole et son Esprit, nous avons la somme de tout pouvoir possible. C'est ainsi que ceux qui sont les siens sont mis en liberté de conscience. Ils n'ont rien à craindre. Rien ne peut menacer dernièrement leur sécurité. Le terme même de « conscience » nous conduit à la même compréhension des choses. Conscience, en latin et en grec, signifie clairement : savoir avec. Avec qui ? Avec Dieu. L'homme sait avec Dieu, il se trouve en accord avec Dieu. Il sait ce que Dieu sait, il connaît le plan de Dieu souverain et miséricordieux. S'il rencontre d'autres pouvoirs, il ne les craint pas parce qu'il sait, dans sa conscience, parce qu'il a conscience que ces pouvoirs sont subordonnés à Dieu. (Cf. Rom 8/38-39.)

Voilà la libre conscience. Cette liberté est dépendante du Royaume. Là où il y a le Royaume, dit Christ, il y a la vraie conscience. Je pense qu'il serait intéressant d'étudier de plus près quelles sont les relations historiques et spirituelles entre Calvin et cette bonne révolution française. Qui sait ? Il est peut-être temps pour les chrétiens de défendre la révolution française ! En tous cas, au temps de Vichy, il est nécessaire de prendre le parti de la liberté des consciences.

Le titre de prêtre.

§ 38 et 43. *Et la sacrificature ? — C'est l'office et l'autorité de se présenter devant Dieu pour obtenir grâce et faveur, en apaisant sa colère et en offrant un sacrifice qui lui soit agréable . . . — Et sa sacrificature (de quoi nous sert-elle) ? — Premièrement, en tant qu'il est notre Médiateur, pour nous réconcilier à Dieu son Père ; puis ensuite, en ce que par son moyen nous avons accès pour nous présenter à Dieu et nous offrir en sacrifice avec tout ce qui procède de nous. Et en cela, nous sommes associés à sa Sacrificature.* Le prêtre, c'est celui qui a l'autorité de se présenter devant Dieu. L'homme n'a plus cette autorité. Il n'est plus au Paradis. Au Paradis, il pouvait parler avec Dieu, ne pas se cacher devant lui. Maintenant il en est autrement. Et le prêtre, parmi les hommes, est l'homme dans lequel apparaît, comme personnifié, l'homme tel qu'il devrait être : ce-

lui qui reste debout devant Dieu, qui obtient la grâce de Dieu, qui donne à Dieu ce que Dieu veut. Les prêtres de l'Ancien Testament ne sont pas prêtres « en soi ». Aucun homme n'est prêtre « en soi ». Mais Jésus-Christ est la vérité de toute prêtrise. C'est en Christ que les prêtres de l'Ancien Testament se présentaient devant Dieu. Et c'est en Christ que l'homme se présente devant Dieu, c'est en Christ que l'homme obéit à Dieu, c'est en Christ que l'homme a quelque chose à donner à son Dieu. De même que, parce que Christ est roi, nous pouvons tout combattre et tout souffrir, de même, parce que Christ est prêtre, nous pouvons être devant Dieu, être réconciliés avec lui, et nous offrir en sacrifice. Nous sommes devenus « acceptables », ce que nous n'étions pas en nous-mêmes. Et, en Christ, nous sommes dans l'état d'offrir quelque chose que Dieu peut accepter de nos mains.

Le titre de prophète.

§ 39 et 44. *Comment est-ce que vous dites Jésus-Christ Prophète ? — Parce qu'en descendant au monde, il a été le Messager et l'Ambassadeur souverain de Dieu son Père, pour exposer pleinement sa volonté au monde et pour mettre fin à toutes les prophéties et révélations... — Et son office de Prophète (de quoi nous sert-il) ? — Puisque cet office a été donné au Seigneur Jésus pour qu'il fût le maître et le docteur des siens, le but en est de nous introduire à la vraie connaissance du Père et de sa vérité : tellement que nous soyons écoliers dans la maison de Dieu.* Le prophète est l'homme qui est le messager et l'ambassadeur souverain de Dieu, son Père, pour exposer pleinement la volonté de Dieu au monde. Jésus est ce messager et cet ambassadeur. Il annonce la volonté de Dieu. Aucun homme n'annonce la volonté de Dieu, si ce n'est en fonction de Christ, qui est le seul vrai prophète. Il ne s'agit donc pas de notre part de nous imaginer pouvoir être prophètes « libres » ; non, nous n'avons pas besoin de nouvelles découvertes dans le domaine du divin. Tout ce qu'il nous faut a été dit et nous ne pouvons que le répéter. Notre participation à la prophétie, c'est d'être écoliers dans la maison de Dieu. Il y a là toute richesse si bien que nous ne devons pas regretter de n'être pas, de ne pouvoir être prophètes...

Note I. Sur l'identité de l'être et de l'œuvre de Christ. Selon le Symbole des Apôtres, tout ce que Christ est, il le fait. Ce qui suivra ne sera que l'exécution, la mise en œuvre de ce que son

nom et son titre indiquent. Donc tout ce qui sera dit sur la naissance, sur la vie, sur la mort, sur la résurrection de Jésus-Christ ne fera que répéter et expliquer : il est roi, prêtre, prophète de l'Esprit saint.

Note II. Sur la prééminence du baptême sur la naissance. D'après Calvin et son explication, l'homme — car c'est de l'homme qu'il s'agit dans les Paragraphes 40 à 44 — existe tout d'abord en qualité de chrétien, puis après (et après seulement) en qualité d'homme et de pécheur. C'est très intéressant. L'homme entre en scène d'abord comme chrétien, dans le catéchisme, et non point comme créature naturelle, raisonnable, créature pécheresse, puis convertie, puis chrétienne, etc. En d'autres termes, *le baptême est plus important que notre naissance*. L'homme, pour Calvin, comme pour le Nouveau Testament, existe par la vertu de son baptême et non par la vertu de sa naissance. Tout ce qui est intéressant à dire de l'homme, c'est ce que l'on peut dire de lui dans la communion avec le Christ : il est, à son degré, un petit roi, un petit prêtre, un petit prophète. Ensuite, on verra la bête et ses défauts ! Mais d'abord, il est l'image du Fils de Dieu. La chute ne vient qu'ensuite. Evangile d'abord. Loi ensuite.

Note III. Sur la relation des trois offices. Ces trois offices ne sont pas trois départements, non plus d'ailleurs que les trois personnes de la Trinité. Tout en maintenant la différence entre les trois offices, il faut voir leur rapport, l'un impliquant toujours les deux autres. Le Christ est roi. Comment ? En étant prophète, répond Calvin, c'est-à-dire en étant porteur de la Parole et de l'Esprit de vie. Il est prêtre parce qu'il a le pouvoir sur tous et ce pouvoir lui est nécessaire pour être médiateur. Il est prophète parce qu'il est roi et qu'il parle avec autorité.

III. Fils unique de Dieu. § 46—47.

§ 46-47. *Pourquoi l'appellez-vous fils unique de Dieu, vu que Dieu nous appelle tous aussi ses enfants ? — Si nous sommes enfants de Dieu, ce n'est pas par nature, mais seulement par adoption et par grâce, en tant que Dieu veut nous réputer tels. Mais le Seigneur Jésus, qui est engendré de la substance de son Père et d'une même essence avec lui, est dit à bon droit Fils unique, car il n'y a que lui seul qui le soit par nature. — Vous voulez dire que cet honneur est propre à lui seul et lui appartient naturellement ? — Oui, tandis qu'il ne nous est communiqué*

que par un don gratuit, en tant que nous sommes ses membres. Et c'est pour cela qu'en regard de cette communication il est dit ailleurs « le premier né entre plusieurs frères ». Cette assertion « Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu » n'est que le soulignement, mais très fort, de ce que contient son nom et son titre. L'assertion « Fils unique de Dieu » sert à expliquer le mystère et la vérité de la chrétienté, de cette communion d'hommes qui participent, par grâce, à la nature de Dieu (et ici il faut tout souligner). Les chrétiens ne participent pas seulement à « quelque chose » de divin ou à quelque chose qui, dans le cadre de l'humanité, posséderait une certaine qualité supérieure. Non, ils participent à la nature même de Dieu. (Cf. II Pierre 1/4.) Et ils y participent par grâce ; et non par nature. Car nous ne sommes pas enfants de Dieu par nature. Il est très important d'y voir ici très clair. Il s'agit d'une réalité : la réalité de Dieu en Jésus-Christ. Et cette réalité nous est conférée. Si cette réalité n'était pas, eh bien il resterait la « religion » chrétienne, c'est-à-dire une énorme illusion très pieuse peut-être, très sincère à coup sûr, mais qui n'en serait pas moins illusion.

Cette question n'est pas théorique, elle est hautement pratique. C'est Dieu lui-même qui agit dans ce roi, ce prêtre, ce prophète. Et ce qu'il a fait comme tel n'est pas un essai, un effort vers un idéal, c'est la réalité même. Jésus-Christ n'est pas seulement l'interprète de Dieu, il est le texte même à interpréter. Tout en étant chargé d'affaires, ambassadeur, il était la personne, le roi, le souverain qu'il représentait.

Pour comprendre le terme de « *fils unique* », il faudrait ensuite se souvenir que le terme fils dans la Bible signifie : un être qui appartient à quelqu'un ou à quelque chose, qui a toute sa provenance de là. Un « fils » n'est pas à comprendre autrement que par ce que son père est et représente. L'enfant est égal au père, en ce sens. S'il est dit « *fils unique* », c'est pour insister sur l'œuvre unique de Dieu. Il y a beaucoup d'œuvres de Dieu. Mais celle-là est l'œuvre de toutes les œuvres. Il n'y a pas de principe de création, d'existence d'humanité, de réalité en dehors de Christ.

Note I. Sur la divinité de Jésus-Christ. Jésus-Christ reste ce qu'il est en devenant un homme. Il ne perd rien de sa divinité. Incarnation ne signifie en aucune manière diminution de la divinité. Dieu ne cesse pas d'être Dieu, lorsqu'il devient miséri-

cordieux, lorsqu'il montre sa miséricorde. C'est une idée platonicienne, un cauchemar de notre ancienne dogmatique, ce Dieu immuable, qui « est ce qu'il est ». Oui, il est ce qu'il est, mais il est vivant et miséricordieux. Il ne faut donc pas mettre l'abaissement de Dieu en contradiction avec sa majesté. Lâcher la divinité absolue et essentielle de Jésus-Christ, c'est lâcher Dieu lui-même. Tel est le sens des luttes de l'ancienne Eglise. Les théologiens modernes qui se moquent du peuple de Constantinople, disputant sur le fait de savoir si Jésus-Christ est analogue à Dieu ou Dieu lui-même, se montrent plus bêtes que lui ! Car c'est là le nœud de la question. Le sujet de toutes les discussions du quatrième siècle est très simple : il s'agissait d'exprimer que le Christ seul a son origine en Dieu et qu'il est engendré sans cesse de lui (au lieu que le monde est créé et peut se séparer de lui). Si Dieu se révèle, il ne nous révèle pas autre chose que lui-même. « Dieu seul parle bien de Dieu. » Son Fils est le contenu de sa révélation. Il n'y a pas de substitution dans sa révélation, ni dans le contenu, ni dans la forme. Dieu est le contenu, Dieu est la forme, Dieu est le moyen.

Le Christ est donc, comme le dit Calvin, le médiateur, l'intermédiaire qualifié, parce qu'il n'était pas quelqu'un qui venait de notre part, pour aller à la recherche de Dieu. Mais il était institué par Dieu lui-même. Dieu s'est institué lui-même notre avocat, notre intercesseur, c'est Dieu lui-même qui parle à Dieu lui-même en notre faveur ! Cela signifie que, dans l'acte de la révélation, de la rédemption, de la réconciliation, de la justification, de la glorification, et dans tous les actes de Dieu, et dans tout ce que l'on peut nommer de la foi, de l'espérance et de l'amour, nous sommes pour ainsi dire invités à prendre part à cette action de Dieu avec lui-même. Nous sommes invités à écouter un entretien au sein de la divinité. Pas moins que cela ! Nous ne sommes plus chez nous. Nous sommes chez Dieu. Dieu lui-même nous a ouvert ses bras.

Il faut souhaiter que l'incompréhension, l'inculture théologique dont ont fait preuve tant d'historiens et tant de « théologiens » fasse place à une compréhension plus juste de l'importance des disputes théologiques de l'ancienne Eglise (lesquelles d'ailleurs ne furent point toujours des modèles d'affection chrétienne ni de probité intellectuelle...). Les livres d'histoire des dogmes que nous possédons sont très savants, très épais, mais

ils manquent de clairvoyance pour ces questions, de simplicité pour les décisions qui se posèrent à l'Eglise. La critique que l'on a faite de l'orthodoxie durant les deux derniers siècles est tout simplement barbare : on y ignore ce dont on parle. La complication et la subtilité inutiles n'était pas du côté des vieilles gens, mais du côté des savants modernes qui n'ont pas essayé de comprendre et qui n'ont pas compris.

Note II. Sur le péché. C'est la divinité du Christ seule qui nous révèle l'essence du péché. Il faut dire que le péché était une faute si grande, si profonde qu'aucune chose moindre que l'entrée de Dieu en jeu pouvait la réparer. Le péché consiste donc finalement dans le refus de la grâce divine, de cette grâce manifestée à Adam déjà.

IV. Notre Seigneur. § 48.

§ 48. *Comment est-ce qu'il est notre Seigneur ? — En ce qu'il a été constitué du Père pour nous avoir en son gouvernement, pour exercer la royauté et la seigneurie de Dieu au ciel et en la terre et pour être le chef des anges et des fidèles.* Cette explication ne suffit pas. D'ailleurs, Calvin y reviendra. (Cf. § 80.) Le catéchisme de Heidelberg dit à ce propos « Pourquoi l'appeliez-vous notre Seigneur ? — Parce qu'il a racheté nos corps et nos âmes du péché, non par de l'or ou de l'argent, mais par son sang précieux et parce qu'il nous a délivrés de la tyrannie du Diable et nous a ainsi acquis comme son propre héritage. » Cette explication du catéchisme de Heidelberg va plus au cœur parce qu'elle exprime tout de suite comment Jésus est notre Seigneur. Il n'a pas seulement été établi par le Père pour nous avoir sous son gouvernement. Mais il a fait quelque chose pour être notre Seigneur et, en le faisant, il l'est. Nous sommes sa propriété parce qu'il nous a rachetés, parce qu'il nous a acquis pour lui par son sang, c'est-à-dire par sa vie. Il s'est donné comme prix pour nous. Il est donc notre Seigneur en ce qu'il est notre Sauveur.

Notre Seigneur. Aucun compartiment de notre existence n'est soustrait à cette seigneurie. « Corps et âme », dit le catéchisme d'Heidelberg. Donc pas seulement l'âme. Quand vous entendrez parler des seuls mystères de la vie intérieure, vous pourrez être sûrs qu'il y a une fuite devant la Seigneurie de Christ. De même cette seigneurie ne se restreint pas à un domaine religieux. Elle

englobe tous les domaines (y compris le domaine politique, si important actuellement). Il est très important de souligner finalement ce « Notre Seigneur ». Car nous pourrions avoir compris toute cette christologie, rentrer chez nous, commencer un renouvellement général de nos vies et de nos Eglises, à l'admiration unanime du monde. Et pourtant Jésus-Christ ne serait pas notre Seigneur, mais nous serions les Seigneurs de Jésus-Christ. Vous connaissez, je pense, tous cette dernière séduction, ce dernier péril spirituel. On a compris, on est heureux, on prend, on le prend au lieu de se laisser prendre, au lieu de se soumettre, au lieu d'obéir. On change le Seigneur en une entité humaine d'un ordre supérieur, bien sûr, très supérieur, mais c'est encore et toujours Monsieur le pasteur X et son christianisme ! Au fond, c'est ce qui nous rend si malheureux. Nous sommes toujours là, avec nos petits christianismes, avec nos diverses marques. Nous sommes ses avocats au lieu qu'il soit notre avocat. Nous intercédons pour lui au lieu de le laisser intercéder. Nous souffrons (oh, oui, nous souffrons) et les souffrances de Christ, où est-ce qu'elles sont alors ? Et même nous sommes ressuscités et ici il y a un renversement très raffiné, très dangereux qui nous illusionne nous-mêmes sur notre « regain de vie ». Il est très important que nous retournions le tout et que nous apprenions à dire vraiment : notre Seigneur, pas moi, mais lui, le Seigneur. Vivre avec cette recherche continue, la recherche de Celui qui m'aime et me conduit.

Et ici une chose assez simple devient de première importance. C'est la lecture de l'Ecriture sainte. Ne croyez-vous pas que la faiblesse de l'Eglise provient de ce qu'on y lit beaucoup trop peu la Bible ? On ne se laisse pas conduire par l'Ecriture, témoignage de Christ. On vit d'un certain nombre d'idées, d'un cours de dogmatique et de morale. Quand on est pasteur, on prêche ça pendant deux ans, trois ans. Puis on est épuisé, on s'attriste, on n'a plus rien à dire parce qu'on n'a plus rien écouté. On pourrait dire la même chose de la prière. Mais la prière n'est pas un acte à part de l'Ecriture. Elle est la demande de recevoir vraiment ce que l'Ecriture promet.

Jésus-Christ, notre Seigneur. C'est là le secret de la vie de l'Eglise. Et ce secret est révélé, pleinement, dans l'Ecriture qui nous conduit, jour après jour, situation après situation, par cette Seigneurie.

KARL BARTH.